



**HAL**  
open science

## L'inscription de l'arsenal de Théophile : faux ou mauvaise copie ?

Arnaud Loaec

► **To cite this version:**

Arnaud Loaec. L'inscription de l'arsenal de Théophile : faux ou mauvaise copie ?. In-Scriptio: revue en ligne d'études épigraphiques, 2022, 5e livraison. halshs-04101336

**HAL Id: halshs-04101336**

**<https://shs.hal.science/halshs-04101336>**

Submitted on 19 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



In-Scription: revue en ligne d'études épigraphiques

Coordonnées

ISSN électronique : 2553-5293

Courriel : vanessa.ernst.maillet@univ-poitiers.fr

# L'inscription de l'arsenal de théophile : faux ou mauvaise copie ? [1]

Par Arnaud Loaëc

Publication en ligne le 15 février 2022

## Table des matières

L'inscription de l'arsenal

Le personnage de Thevet et le petit monde des voyageurs lettrés

Quel crédit donner au récit de Thevet ?

La question de l'interprète ?

Un texte anachronique ?

Une datation floue et peu comprise ?

Un corpus de texte mal copié par les voyageurs ?

Conclusion

Bibliographie

Abréviations de revues employées dans les notes

Listes des ouvrages

## Texte intégral

L'inscription de l'arsenal de Théophile est-elle un faux ? Vue et copiée par André Thevet (ou Thevet) lors de son voyage à Constantinople en 1550-1551, elle est publiée dans sa 

*Cosmographie universelle* en 1575, puis régulièrement reprise jusqu'à la parution du *CIG* en 1877. Ce texte ne fait que poser des questions depuis le *xvi<sup>e</sup>* siècle. En effet j'ai pu remarquer à quel point les avis étaient tranchés quant à la vraisemblance de cette inscription alors que les études de fond la concernant sont, à ma connaissance, inexistantes.

L'ambiance du *xvi<sup>e</sup>* siècle est à la découverte mêlée parfois de géopolitique et de lutte d'influences. Par ailleurs, à l'instar des nouvelles terres des Amériques, l'Empire ottoman fascine. À la fois repoussoir et réservoir de trésors archéologiques, les voyageurs espèrent y rencontrer les glorieux passés de la Grèce de Rome, mieux cotés que Byzance, jugée trop éloignée de l'idée de renaissance des valeurs antiques. La quête d'informations géographiques (et géopolitiques) n'est pas nouvelle puisque l'on peut remonter à Marco Polo pour retrouver cette soif de découvertes que ces régions suscitent, mais elle s'accélère au *xv<sup>e</sup>* siècle [2] et devient courante au *xvi<sup>e</sup>* siècle. Ainsi, les voyageurs, naturalistes ou intellectuels deviennent rapidement des ambassadeurs et des espions au service des cours européennes dans le dessein de nouer ou de contrarier des alliances. André Thevet, Gabriel d'Aramon, Pierre Gilles et bien d'autres rivalisent de curiosité et de soif de nouveautés et parfois coopèrent dans la recherche de celles-ci, malgré la détestable pratique du plagiat [3] qui continue d'envahir les ouvrages du *xvi<sup>e</sup>* siècle. Ces derniers points posent d'ailleurs la question de la vraisemblance de notre inscription. On le verra, celle-ci, parce qu'elle présente des formes très hétérodoxes pour l'épigraphie médiévale, n'est pas dénuée d'intérêt. C'est donc dans ce monde des voyageurs du *xvi<sup>e</sup>* siècle, assoiffés de trésors byzantins, que nous allons entrer.

Je n'ai pas la prétention dans cet article de clore la discussion ni d'imposer ma vision, mais plutôt d'apporter quelques pistes de réflexion quant au contexte dans lequel ce document a été édité. Ainsi, après l'avoir présenté, nous nous attarderont sur le contexte de sa copie puis sur son contenu avant de proposer quelques observations et conjectures.

## L'inscription de l'arsenal

« Ce fut luy (Théophile) qui fit bastir l'arsenal de Constantinople, auparavant qu'il fust vaincu desdicts Sarrasins, contre lesquels il avoit la guerre jurée : & ce qui m'en a rendu plus grand tesmoignage, c'est une inscription en langue grecque vulgaire, que je veis contre une pierre, à l'entrée dudict arsenal : laquelle estoit fort difficile à lire, d'autant



que les Turcs l'avoient endommagée, par ce qu'ils ont en desdain la mémoire des anciens empereurs chrestiens : toutefois par le moyen d'un Turc, nommé Assan, grec de nation, je l'ay recouverte, telle que je vous la représente icy ».

A. THEVET, *Cosmographie universelle*, 1575, vol. 2, p. 833.

Lemme : Inscription située à Kadırğa Limanı, près du palais des Manges selon Gruter et du Cange. Pas de publication depuis. Pas de mesures, non revue.

A. THEVET, *La cosmographie universelle*, Paris, 1575, livre XIX, chap. 5, vol. II, p. 833 [4]. Texte présenté en majuscules accentuées disposé sur 9 lignes. Recopiée avec des erreurs dans J. GRUTER, *Inscriptiones antiquae orbis romani*, 1602 (éd. de 1707), p. CLXIX, n° 3 ; Ch. DU CANGE, *Constantinopolis Christiana*, 1682, II, n° XX, p. 156 d'où CIG IV, n° 8680. L'inscription est signalée dans l'inventaire établi par C. Mango en 1951 [5].

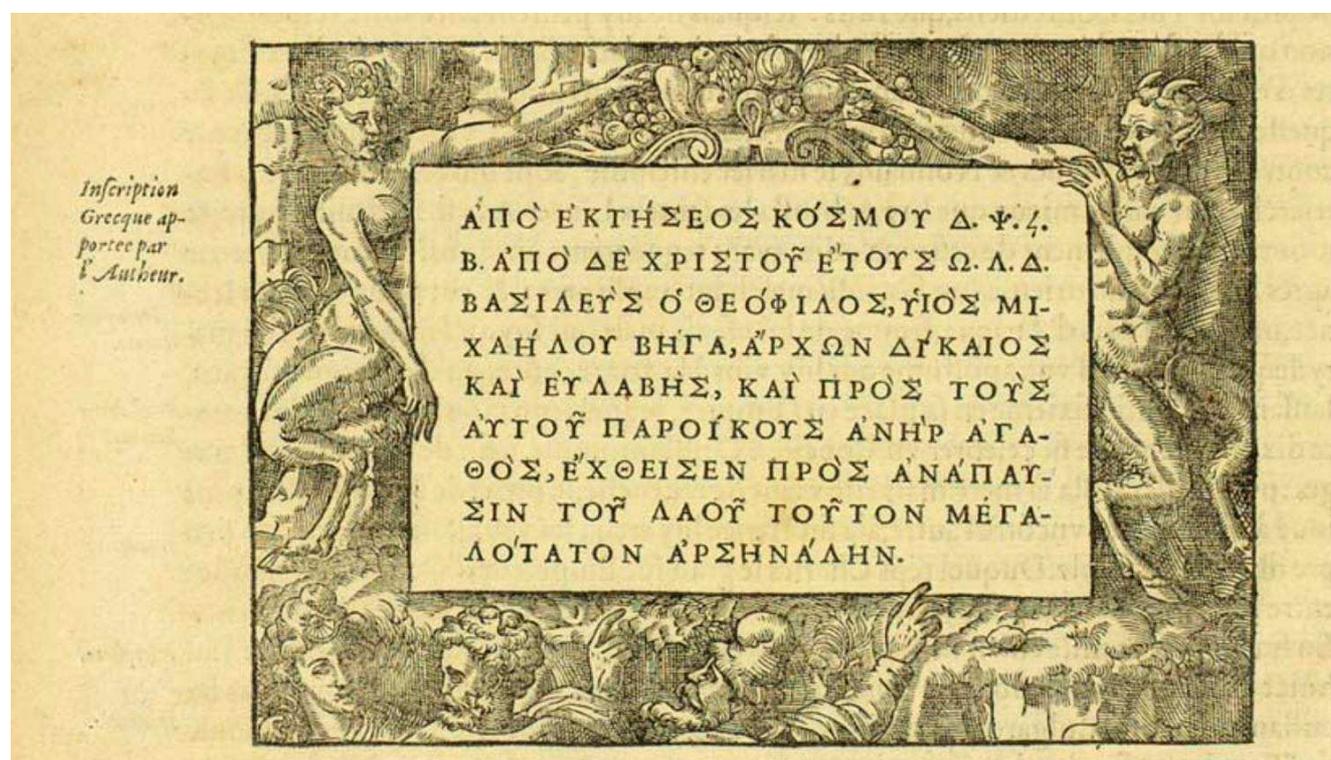


Fig. 1 : fac-similé de Thevet (voir l'image au format original)

Ἄπο ἐκτήσεος κόσμου <.ςτμ>

β', ἀπο δὲ Χριστοῦ ἔτους ,ωλδ'

βασιλεὺς Θεόφιλος, υἱὸς Μι-



χαήλου ΒΗΓΑ, ἄρχων δίκαιος

5 καὶ εὐλαβῆς καὶ πρὸς τοὺς

αὐτοῦ παροίκους ἀνὴρ ἀγα-

θός, ἔκτισεν πρὸς ἀνάπαυ-

σιν τοῦ λαοῦ τοῦτον μεγα-

λότατον ἀρσηνάλην.

Notes : L. 1 : κτίσεος (Gruter, du Cange, *CIG*). L. 1-2 : ΔΨ4B (Thevet). XTMB (du Cange). L. 2 : ΩΑΔ (Gruter, du Cange). Du Cange précise en note que la date peut être lue ΩΛΔ. L. 4 : ΒΙΤ.ΑΡΧΩΝ (note de l'éditeur de l'édition de 1707 de Gruter) ; β<ασι>λέως (*CIG* d'après une copie de Curtis) ; μέγα(ς) ?

Traduction :

*L'an de la création du monde 6342 (?), l'an du Christ 834, le basileus Théophile, fils de Michel le Bègue (?), chef juste et circonspect, homme bon envers ses sujets, a achevé, pour la tranquillité du peuple, ce très imposant arsenal* [6].

La reproduction du texte porte la mention marginale de « Inscription grecque apportée par l'auteur ».

## Le personnage de Thevet et le petit monde des voyageurs lettrés

André Thevet est né à Angoulême en 1516. Protégé par les La Rochefoucauld et les seigneurs de Randan, il est placé à 10 ans chez les Cordeliers d'Angoulême [7] où il a reçu une bonne formation théologique. Visiblement doté d'une bonne mémoire et s'étant particulièrement distingué intellectuellement dans son couvent, il obtient l'autorisation

de voyager en Italie. Là, il rencontre le Cardinal de Lorraine qui lui donne la possibilité de se rendre en Orient [8].

## Quel crédit donner au récit de Thevet ?

Thevet est victime, dès la publication de sa *Cosmographie du Levant* en 1554, d'attaques en règles de la part des grands savants du moment. Belon en 1557, Belleforest et Fumée en 1568, Belleforest encore après la publication de la *Cosmographie universelle* en 1575 et Du Préau enfin en 1583 l'accusent de plagiat ou d'incompétence intellectuelle. Par ailleurs, l'attitude ambiguë et versatile de Thevet pendant les guerres de religion aggrave son image et ne plaide pas en faveur de notre inscription. Qu'en est-il réellement ?

L'écriture scientifique du xvi<sup>e</sup> siècle s'inscrit dans la lignée de celle du Moyen Âge, à grand coups de citations et de remplois des écrits précédents. On le rencontre par exemple chez Vadiamus [9]. La *Cosmographie du Levant* a été écrite en grande partie par Belleforest. La description d'Athènes [10] ressemble à celle de la Borderie [11]. Sur l'organisation de l'Empire ottoman, les récits empruntent beaucoup aux Italiens présents sur place depuis longtemps [12], pour des raisons éminemment stratégiques [13].

Les récits de voyages apparaissent trop souvent comme des redites et posent la question de la réalité des descriptions des lieux visités. Cependant, Thevet n'est pas le seul à pratiquer de la sorte et sa légende noire est plutôt à rechercher du côté de ses orientations politiques et théologiques plus que dans ses travaux, d'autant plus que ses conclusions naturalistes sont souvent citées avec intérêt [14]. Par ailleurs, c'est dans les anecdotes et les détails singuliers que l'on peut mesurer la qualité de ces récits [15]. La description de la découverte de l'inscription de l'arsenal semble en faire partie et sort du simple recopiage.

Un passage de Pierre Gilles est à ce titre évocateur. En effet, lorsqu'il mentionne le rempart maritime, celui-ci lit bien le nom de Théophile, en rapproche le texte d'une citation de Zônaras et en dit la chose suivante :

« Zônaras rapporte que l'empereur [...] Théophile rénova les murs maritimes de la ville [...] ruinés par le temps, les flots de la mer et autres accidents [...], et il les fit élever plus haut qu'ils n'étaient auparavant [16] ».



Loin d'être une invention, Gilles, en recopiant Zônaras, confond en fait deux inscriptions. La première est une transcription partielle de l'inscription de Michel III datée de 861 ou 862 encore visible au Musée archéologique d'Istanbul dont le contenu évoque la hauteur des murs restaurés [17] :

« Beaucoup de puissants règnes (...et) personne n'avait relevé le mur jeté à terre comme la bonne mesure le veut pour sa hauteur (?), l'empereur Michel par l'entremise de Bardas (?), le domestique des Scholes, a fait élever pour la cité, indestructible (?) un illustre ornement [18] ».



Fig. 2a : inscription de Michel III (voir l'image au format original)

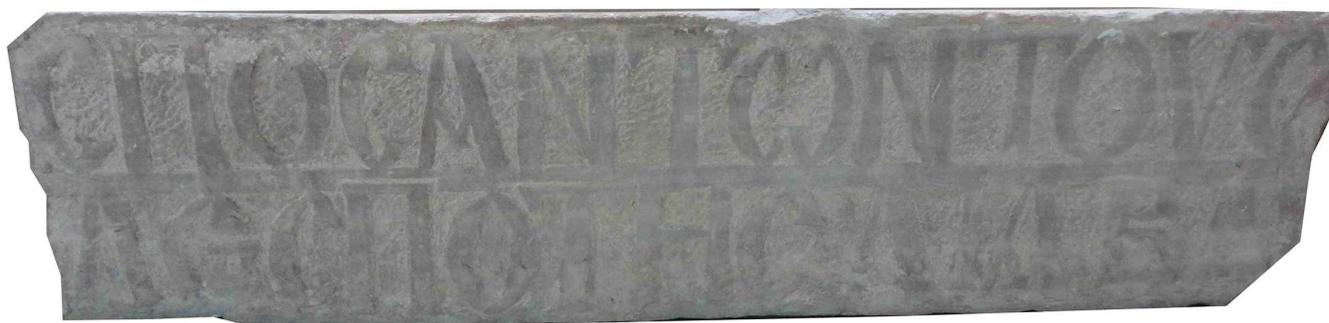


Fig. 2b : inscription de Michel III (voir l'image au format original)



Fig. 2c : inscription de Michel III (voir l'image au format original)

La seconde inscription, située plus au sud, le long de la Mer de Marmara est un texte daté de 1023 ou 1024 attribué à une restauration effectuée sous Basile II évoquant l'action des flots sur les remparts :



« La tour que les brisants de la mer qui s'y sont fracassés pendant longtemps en un flot abondant et violent ont contrainte à s'effondrer, Basile, le pieux maître, l'a relevée, depuis les fondations, en l'an 6532 (=1023-1024) » [19].

Dans ce cas précis, Pierre Gilles se contente de citer Zônaras sans avoir revu les inscriptions qui pourtant étaient encore présentes sur les remparts au XVI<sup>e</sup> siècle. Notons que l'attribution de la construction du mur maritime exclusivement à Théophile n'a rien d'étonnant sachant que le nom de cet empereur figure sur la plupart des tours du rempart. Aujourd'hui encore, plusieurs inscriptions de Théophile sont toujours visibles. Comme Thevet, Pierre Gilles n'échappe pas à la pratique de la redite, courante à la Renaissance.

## La question de l'interprète ?

Avec la question de l'interprète [20], nous abordons une autre méthode de l'écriture scientifique au XVI<sup>e</sup> siècle. En effet, Thevet copie l'inscription grâce aux indications d'un guide nommé Assan (= Hassan ?), turc de nation grecque nous dit-il [21]. Cela ne doit pas nous surprendre. Un siècle à peine après la conquête de Constantinople, les communautés grecques sont encore très actives dans l'Empire ottoman. Dans la capitale, les populations grecques sont concentrées le long des remparts terrestres et maritimes et représentent 21,5 % de la population totale de la ville en 1477 [22]. La proportion reste visiblement la même au XVI<sup>e</sup> mais avec un recul à la fin du même siècle. Une partie non négligeable de cette population est constituée majoritairement de pêcheurs. Cette communauté grecque est largement concentrée dans le quartier de Phanar, dont les plus grandes familles, les « phanariotes », fournissent beaucoup de drogmans aux autorités ottomanes [23] et étrangères [24]. Une communauté est constituée en « millet », un groupe autonome avec ses lois, sa justice et son administration ; par exemple le Millet de Rum regroupe la communauté grecque sous la juridiction du patriarcat de Constantinople [25]. Ajoutons que l'administration continue d'utiliser le grec démotique comme langue diplomatique bien après la conquête [26], qualifié de grec « vulgaire » par les Occidentaux.

Assan a-t-il été recruté dans un millet pour servir d'interprète afin de pouvoir échanger avec les autorités turques ? On ne le sait pas mais on peut le supposer car la population d'Istanbul étant resté polyglotte jusqu'à la disparition quasi-complète des minorités non-musulmanes, Assan peut être l'un de ces innombrables *ciceroni* ou « truchements [27] » qui, grâce à leur connaissance complémentaire de l'italien,



communiquaient aisément avec les Occidentaux. Les récits les mentionnent régulièrement car ils font partie des expéditions [28] et il ne serait pas surprenant que Thevet en ait loué les services pour partir à la découverte de la capitale ottomane à moins qu'il s'en serve de caution contre une éventuelle accusation d'invention de texte [29]. Visiblement Assan savait où se trouvait cette inscription, peu accessible et en mauvais état. Là commence notre questionnement sur le rôle d'Assan dans la lecture du texte. En effet, s'il faut croire Thevet, le texte nous est présenté tel quel, avec toutes ses incohérences que nous allons analyser plus bas. Assan a-t-il lu et traduit le texte dans son grec du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle ? Dans ce cas, comment interpréter la mention du comput chrétien, si ce n'est d'admettre qu'Assan est lui-même chrétien ou également supposer que Thevet, en notant sur ses tablettes le texte rendu par Assan, ait ajouté pour conforter sa mémoire la date selon le comput dionysien, et qu'à la rédaction du manuscrit pour son éditeur la note se fût incorporée à l'ensemble. De plus, si le texte publié par Thevet est une traduction en grec démotique, pourquoi ce dernier s'acharnerait-il à le présenter comme s'il s'agissait de l'original copié sur la pierre ? Cela pose la question du contenu de ce texte.

## Un texte anachronique ?

Thevet précise que la pierre est en mauvais état. Par ailleurs, la langue employée est éminemment tardive et pose question. Thevet évoque à plusieurs reprises le terme de « grec vulgaire » (comprendre grec démotique) lorsqu'il parle de la langue employée par les populations hellénophones [30].

À commencer par le qualificatif « bègue » qui désigne Michel II. Ce dernier est inédit dans une inscription grecque, et finalement peu assuré d'après la copie de Thevet. Certains y ont vu une forme corrompue du titre « basileus ». En grec moderne « bègue » se dit τραυλός. Dans les sources médiévales, on rencontre plutôt le qualificatif ὁ ψελλός [31]. Le terme βηγα, transposition du latin « bègue » ne peut être compris que comme une interprétation de Thevet ou de son interprète pour qualifier le père de Théophile. Est-ce tout simplement une erreur de lecture [32] ?

De même « Arsenal » n'est pas un mot usuel dans l'épigraphie grecque médiévale. Il est emprunté au latin ou est une transposition du mot arabe [33]. Le terme n'entre dans le vocabulaire français qu'au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Il est également plus que probable que le mot soit parvenu aux Byzantins via l'italien *arsenale* employé à Venise pour désigner le chantier  de construction navale. On s'attendrait plutôt au nom ἀρμαμέντον [34] pour qualifier un

dépôt de machines de guerre.

« Arsenal » doit donc être pris dans le sens de « chantier naval » à l'instar de Venise, sens que l'on trouve dans tous les témoignages commerciaux, littéraires ou diplomatiques de l'époque moderne. Cette interprétation permet d'écarter l'hypothèse des Manganes ou des autres dépôts d'armes. L'identification de cet arsenal avec Kadirga limanı/ Kumkapı dès lors convient parfaitement, montré dans le plan, dit de Vavassore, comme un bassin clos de murailles, avec une grille fermant l'accès, à l'emplacement de l'ancien port Julien devenu Sophien [35]. Un tel port fortifié est signalé le long de la Propontide au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle [36]. Cette dernière localisation nous rapproche de l'emplacement supposé de Thevet au moment où il aurait lu cette inscription, probablement près d'une des portes du port de Kontoskalion, l'actuel quartier de Kumkapı [37]. En imaginant que le port a été remanié ou restauré au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> ou au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, l'hypothèse d'une dédicace tardive rendant hommage au fondateur du port fortifié peut être avancée, port fortifié intégré au gigantesque chantier de reconstruction du rempart maritime par Théophile suite aux difficultés militaires des années 833-840.

Le nom « paroikos » est aussi surprenant. En grec moderne il désigne aussi bien l'étranger domicilié dans une ville comme le fait de résider à l'étranger. Le terme est clairement lié à la notion d'« étranger » voire de résident implanté à l'étranger d'où le sens de « colon » donné dans les dictionnaires de grec moderne. On pense bien sûr aux parèques messéniens, sujets de Sparte. Dans cette acceptation, les parèques désignent alors des « sujets » soumis par la guerre et réduits à la servilité. La notion même de « sujet » de l'empereur est très rare dans une inscription byzantine, même au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle [38]. On retrouve cependant le nom « paroikos » constamment dans la législation byzantine pour désigner le paysan libre mais économiquement dépendant. Le parèque possède sa tenure et des biens personnels (maison, jardin, bétail, outils). Il est en général installé par l'État sur une tenure dépendant d'un domaine lui-même concédé à un haut fonctionnaire civil ou militaire. Si le domaine passe à l'Église, l'État en conserve le contrôle, même incomplet. Par ailleurs, les douloparèques ou douleutès labourent les terres du propriétaire sans avoir de tenures à titre personnelle [39]. La solution réside, je pense, dans la transposition effectuée par le traducteur de Thevet. Il utilise le terme en vigueur dans le cadre de l'Empire ottoman, « reaya » ou « rayah », qui désigne la population des producteurs et formant la masse des contribuables, soumise au sultan [40]. Assan restitue la notion dans son « grec vulgaire » par le terme équivalent de « parèque », par opposition aux militaires (les « askeri ») [41]. En revanche, la population non musulmane de l'Empire est souvent dénommée péjorativement les « gâvur », littéralement « mécréant » [42]. Le terme a fini par prendre un sens administratif,

d'autant plus que les conversions à l'islam ne sont pas immédiatement encouragées par l'État ottoman pour des raisons fiscales. En effet, les juifs et les chrétiens payent le « haraç » pour obtenir le statut de « protégés » (les « zimmi »). Toutes ces appellations sont facilement transposables par le terme grec « parèque ».

De même le mot ἐκτίσσεος a été corrigé par du Cange en κτίσσεος [43], qu'il jugeait plus conforme à la langue grecque médiévale.

Le texte est visiblement gravé sur un bloc qui a été déposé au sol près de l'entrée de l'arsenal byzantin. Cela explique le mauvais état de la pierre et la difficulté pour la lire. Thevet mentionne à ce moment le dédain des Turcs pour le passé byzantin, ce qui est effectivement courant et explique la disparition de nombreuses antiquités byzantines après la conquête [44].

On sait que le quartier est en ruine au moment de la conquête par Mehmet II et qu'une grande partie des matériaux a été utilisée pour la construction du palais de Topkapı.

## Une datation floue et peu comprise ?

La date est troublante et la transposition dans le calendrier chrétien est rare voire unique pour le ix<sup>e</sup> siècle [45]. L'exemple le plus précoce (à ma connaissance) se trouve dans l'inscription d'Halicarnasse datée de 1513 [46]. Mais cette inscription a probablement été commandée par le capitaine des chevaliers de Rhodes, maîtres d'Halicarnasse, qui fait dater l'inscription selon le comput employé en Occident. L'usage du comput dionysien met en réalité du temps à imprégner les usages chronologiques dans l'ancien monde byzantin. Il faut par exemple attendre 1592 au Mont Athos pour voir apparaître la première date exprimée d'après la naissance du Christ [47]. On remarque que toutes les inscriptions connues au xv<sup>e</sup> siècle emploient l'ère byzantine [48] et que la tradition de ce comput perdure assez longtemps après la chute de l'empire, comme l'illustrent certains exemples à Pergame [49], à Mistra [50] ou sur le Mont Athos [51]. Si la date chrétienne est correctement donnée par Thevet [52], l'année donnée selon l'ère byzantine, en revanche, est fautive et montre à quel point ce comput est encore mal maîtrisé par les voyageurs occidentaux au xvi<sup>e</sup> siècle. Cela nous amène à poser plusieurs hypothèses :

- 1. La date selon l'ère du monde lue par Thevet ( $\Delta\Psi\Upsilon B = 4792/717-716$  avant J.-C. !) ne correspond pas du tout à l'époque concernée et cela ne semble pas le troubler ^

outre mesure, ce qui montre qu'il ne maîtrise pas le comput byzantin. La mauvaise lecture de la date et son incompréhension (voir plus haut la traduction de Thevet qui visiblement ne connaît pas le calcul de l'ère du monde byzantine) sont courantes au  $xvi^e$  siècle. Il faut attendre les travaux de du Cange pour commencer à maîtriser le comput byzantin et sa traduction dans l'épigraphie. De plus, la présence de signes d'abréviations et de caractères cursifs au-dessus des chiffres ont pu troubler la lecture d'un observateur peu habitué à déchiffrer des inscriptions byzantines tardives, ce qui peut plaider en faveur de la date de 834. D'ailleurs du Cange corrige cette erreur en restituant XTMB, ce qui ne correspond pas à une date lisible, X et T sont tous deux des chiffres de centaines (600 et 300) mais il est probable que du Cange ait voulu restituer 6342 (confusion entre  $\zeta/\vartheta$  et X ?).

- 2. l'année de la construction de l'arsenal est bien 834. Dans ce cas l'ère du monde doit être 6342. Les deux premiers chiffres peuvent être facilement corrigés : les graphies du  $\Delta$  et du  $\vartheta$  peuvent être confondus dans les inscriptions tardives. Il s'agit du chiffre  $\zeta$  (=6000). Ensuite le  $\Psi$  (=700) est facilement confondu avec un  $\Upsilon$  (=400) ou un  $T$  (=300) à cause de l'oméga suscrit comme nous l'avons évoqué plus haut. Ou alors il s'agit d'un  $\vartheta$  (=900) mal lu par Thevet ? Par contre je n'explique pas la confusion entre un  $M$  et un  $\zeta$  autrement que par une détérioration importante de la pierre ayant fait disparaître une partie du chiffre.
- 3. l'année est celle d'une nouvelle dédicace gravée pour remplacer l'ancienne en très mauvais état, hypothèse assez peu probable car dans ce cas, l'inscription rendrait hommage à l'empereur ayant effectué la restauration, sauf si l'on considère qu'il y avait peut-être deux textes, l'un célébrant l'empereur ayant fait restaurer l'arsenal et l'autre rendant hommage à Théophile, le fondateur de l'arsenal. Il se trouve justement que Jean VIII (1425-1448) a fait restaurer l'arsenal du Kontoskalion en 1427, ce qui pourrait expliquer notre inscription tardive.
- 4. Une dernière possibilité réside dans une erreur de l'éditeur qui a mal interprété les symboles.

## Un corpus de texte mal copié par les voyageurs ?



L'engouement pour la civilisation byzantine, la surenchère de nouveautés entre les différents voyageurs du XVI<sup>e</sup> siècle, l'animosité ou la compétition entre eux ont-elles pu pousser certains à inventer des textes épigraphiques ? Ou alors a-t-on simplement affaire à une « modernisation » de la lecture de textes copiés et traduits sur place ?

Pour répondre à la question, il faut revenir sur le corpus disponible dans la région du Sérail où notre texte est supposé avoir été copié. La prospection des remparts en 2014 m'a permis de retrouver les quelques inscriptions qui témoignent encore de la grande restauration des murailles sous Théophile dont certains fragments sont réemployés dans le rempart. Malheureusement, la plupart des textes, particulièrement ceux qui avaient été copiés près de la porte Sainte-Barbe, ont disparu lors des remaniements du XIX<sup>e</sup> siècle.

Parmi ces textes disparus, deux inscriptions ont retenu mon attention. Copiées dans un manuscrit anonyme conservé à Vienne et publié en 1912 par B. Pantchenko à titre posthume pour Th. Preger [53], il s'agit d'une série d'inscriptions de tours, relevée à la pointe du Sérail au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.

La première a été vue au-dessus d'une porte, visiblement à proximité du palais Topkapı sarayı. L'anonyme signale de grandes lettres noires [54] et copie le texte de la manière suivante :

ΘΕΟΦΙΛΟΣ ΕΝ ΧΩΩ Ω ΘΩ  
 ΠΙΤΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ Κ ΑΥΘ  
 ΚΡΑΩΡΡΩΜΑΙΩΝ : €

Fig. 3 : fac-similé de l'inscription 54 (voir l'image au format original)

Le même texte a été revu et copié par Thomas Smith en 1668, lors de son séjour à Istanbul et publié une première fois en 1674 sur deux lignes et avec les caractères typographiques du grec classique sous une forme qui me semble plus proche de la réalité [55] ce qui permet de confirmer l'existence de ce document épigraphique.

Le second texte, qui est en fait le même que le précédent avec simplement la date en plus, se trouve inscrit sur trois tours du Sérail et ne nous est connu que par l'Anonyme de Vienne qui précise trop rapidement que celui-ci est composé de grandes lettres [56].

L'auteur le copie de la manière suivante :



ΘΕΟΦΙΛΟΣ ΕΝ ΧΩ̄ Ω̄̄ ΘΩ̄̄ ΠΙ  
 ΤΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ Κ̄ ΑῩΘΚΡΑΩ̄̄Ρ  
 ΡΩΜΑΙΟΝ . Ε̄ΘΥC Ϲ̄Τ̄ΜΕ'.

Fig. 4 : fac-similé de l'inscription 75 (voir l'image au format original)

Les deux documents présentent un texte absolument classique pour l'époque de Théophile, mais la graphie employée est totalement anachronique. Celle-ci se compose de lettres assez tardives (le B par exemple) et comporte surtout beaucoup de signes d'abréviation et d'accentuation. Or la présence de marques d'accentuation est suspecte pour un texte du IX<sup>e</sup> siècle, celles-ci apparaissant plutôt dans la première moitié du X<sup>e</sup> siècle [57].

Le second texte a retenu davantage mon attention car celui-ci est daté de l'ère du monde, une façon de dater qui fait son apparition dans les inscriptions officielles au début du IX<sup>e</sup> siècle [58] et devient la norme par la suite en complément de la datation par indiction. En outre, la notation de la date dans l'Anonyme de Vienne prouve que celle-ci est maîtrisée par certains voyageurs du XVI<sup>e</sup> siècle, en supposant que l'auteur comprend ce qu'il a noté [59] ?

En outre, les marques d'abréviation qui y ont été relevées peuvent nous éclairer sur les causes des erreurs de lecture de Thevet. La date notée présente une similitude avec la notation des dates dans les inscriptions du XV<sup>e</sup> siècle au XVII<sup>e</sup> siècle (le ω suscrit et la présence de tildes). Dans l'hypothèse que notre texte n'est pas un faux, nous en revenons à notre question initiale posée plus haut quant à la datation du texte : Thevet aurait-il mal copié une datation qui lui échappe ? Ainsi, un T surmonté d'un ω sur une pierre endommagée peut rapidement être lu comme un Y ou un Ψ et expliquer la mauvaise copie de la date. L'inscription porterait donc bien la date de 6342 (ϹΤΜΒ').

Un dernier élément de réflexion mérite d'être souligné dans le cadre de l'étude de cette inscription. On retrouve dans plusieurs monastères des inscriptions de fondation ou de restauration remontant aux grands empereurs des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. Or, ces inscriptions sont gravées, ou peintes au XVII<sup>e</sup> et surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces textes, bien que tardifs, imitent en tous points les inscriptions du X<sup>e</sup> siècle, ce qui n'est pas le cas de notre inscription de l'arsenal. Ces faux ont pour but de rehausser le prestige de certains



monastères qui s'accrochent à leurs racines orthodoxes et byzantines dans un Empire ottoman à son apogée. Certaines de ces inscriptions sont visibles sur le Mont Athos [60].

## Conclusion

Que penser de cette inscription ? De nombreux éléments plaident en faveur d'un faux. Il s'agit en plus de la seule inscription citée dans la partie byzantine de la *Cosmographie universelle* de Thevet. La langue employée n'a rien à voir avec celle du IX<sup>e</sup> siècle. Pire, le contenu du texte lui-même est très éloigné des modèles épigraphiques du moment. Les termes employés sont anachroniques voire inexistantes dans le vocabulaire grec du IX<sup>e</sup> siècle.

Alors pourquoi inventer un faux aussi grossier que n'importe quel helléniste de l'époque pourrait constater ? Autant inventer un faux qui a l'air d'un vrai, comme on peut le voir dans plusieurs monastères orthodoxes des XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles. Thevet a-t-il voulu coûte que coûte publier un texte encore méconnu à l'époque, surtout après les relevés topographiques très complets de Pierre Gilles ? Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir copié le texte en l'état plutôt qu'une transposition en grec démotique du XVI<sup>e</sup> siècle, si l'on peut retenir cette hypothèse ?

Si cette inscription n'est pas un faux, elle ne peut être que la transposition d'un texte mentionnant la construction d'un ouvrage militaire en 834, mais dont l'original a disparu, remplacé au XV<sup>e</sup> par un nouveau, ce qui justifierait la mention de son écriture en « grec vulgaire » (c'est-à-dire « démotique ») rapporté par Thevet lui-même.

Il est également possible que Thevet ait recueilli le texte d'une inscription disparue mais dont le contenu était connu par tradition orale par des Grecs de Constantinople auxquels appartient notre guide (d'où la mention de la date en calendrier dionysien, probablement une parenthèse ajoutée par l'interprète). Dans ce cas, Thevet a restitué l'inscription d'après les propos de son guide. Dans ce cas la restitution du texte et le récit de sa trouvaille et de sa localisation serait pure invention ?

Enfin, l'inscription a été publiée presque quinze ans après le voyage de Thevet. Cela pourrait aussi expliquer les erreurs et l'incongruité de notre texte.

En tout état de cause, ce texte est à manier avec précaution car, en considérant que ce n'est pas un faux comme c'est généralement admis, il laisse planer de nombreux doutes ^

quant à son contenu et aux circonstances de sa découverte.

## Bibliographie

### Abréviations de revues employées dans les notes

*AJA*: *American Journal of Archaeology*

*BCH*: *Bulletin de Correspondance Hellénique*

### Listes des ouvrages

P. BELTON, *Pérégrinations dans l'Empire ottoman : récits & voyageurs français de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle*, Mémoire de Master 1<sup>ère</sup> Année, Tours, CESR, 2011 (inédit, URL : <https://www.memoireonline.com/03/15/8973/Peregrinations-dans-l-empire-ottoman--recits--voyageurs-franais-de-la-seconde-moitie-du-XVI.html>).

B. BRAUDE, « Foundation myths of the Millet System », in *Christian and jews in the Ottoman Empire*, éd. B. Braude et B. Lewis, Londres-New York, 1982, vol. 1, p. 69-90.

R. BROWNING, « Greeks and others. From Antiquity to the Renaissance », in R. Browning, *History, language and literacy in the Byzantine world*, Northampton, Variorum, 1989, reprint in Th. Harrison (éd.), *Greeks and Barbarians*, New-York, Routledge, p. 257-277.

J. CÉARD et J.-C. MARGOLIN (dir.), *Voyager à la Renaissance. Actes du colloque de Tours, 30 juin-13 juillet 1983*, CESR, Paris, 1987.

A. CLOT, *Soliman le Magnifique*, Paris, Fayard, 1983.

M.-C. GOMEZ-GÉRAUD, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, 1999.

M. GREENE, *The Edinburgh History of the Greeks, 1453 to 1768: The Ottoman Empire*, Edinburgh University Press, Edimbourg, 2015.

J.-P. GRÉLOIS (trad.), *Pierre Gilles, Itinéraires byzantins. Lettre à un ami. Du Bosphore de Thrace. De la topographie de Constantinople et de ses antiquités. Introduction, traduction du latin et notes*, ACHCByz, 2009.

Ç. KAFESCIOĞLU, « Imaginer et construire une capitale impériale : XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles », *De Byzance à Istanbul. Un port pour deux continents*, Paris, 2009, p. 183-201.

J. LAURENT, « Communication : Sur la valeur des inscriptions grecques postérieures à 1453 », *BCH*, 22, 1898, p. 569-572.



- F. LESTRINGANT, *Sous la leçon des vents : le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance*, Presse universitaire de Paris-Sorbonne, 2003.
- F. LESTRINGANT, *L'atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, A. Michel, 1991.
- D. LIAKOS, « Unpublished Byzantine and Post-Byzantine Inscriptions on Mt Athos. The Study of the Athonite Epigraphy – A brief Overview », in C. Stavrakos (éd.), *Inscriptions in the Byzantine and Post-Byzantine History and History of Art, Proceedings of the International Symposium "Inscriptions: Their Contribution to the Byzantine and Post-Byzantine History and History of Art" (Ioannina, June 26-27, 2015)*, Harrassowitz Verlag-Wiesbaden in Kommission, 2016, p. 279-320.
- Rami MAHJOUR, *De Constantinople à Istanbul : la représentation nuancée des Ottomans par des voyageurs européens aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles*, Thèse de doctorat, Université Côte-d'Azur, 2017.
- R. MANTRAN, *L'Empire ottoman du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle. Administration, économie, société*, variorum reprint, 1984.
- R. MANTRAN, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989.
- R. MANTRAN, *Istanbul au temps de Soliman le magnifique*, 1994.
- C. MIACHON, « Les œuvres d'un humaniste : Pierre Gilles d'Albi, amoureux du savoir (1490-1556) », *Annales du Midi*, 2008, 120-261, p. 113-133.
- G. MILLET, J. PARGOIRE, L. PETIT, *Recueil des inscriptions chrétiennes du Mont Athos*, 1<sup>ère</sup> partie, 1904.
- Nicolas de NICOLAY, *Les quatre premiers livres des navigations et pérégrinations orientales*, 1567 [en ligne sur Gallica, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b550078506/f9.image>] réédité et étudié dans Nicolas de Nicolay, *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, présenté et annoté par Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yérasimos, 1989.
- V. ROUDOMETOF, « From *Rum Millet* to Greek Nation: Enlightenment, Secularization, and National Identity in Ottoman Balkan Society, 1453-1821 », *Journal of Modern Greek Studies*, 16, 1998, p. 11-48.
- A. THEVET, *Cosmographie du Levant*, Paris, 1554.
- A. THEVET, *Cosmographie universelle*, Paris, 1575.
- F. TINGUELY, *L'écriture du Levant à la Renaissance. Enquête sur les voyageurs français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*, 1995.
- L. TSIPTSIOS, « Les « grecs » dans l'Empire ottoman », *Les clés du Moyen-Orient*, article publié en ligne le 15/11/2017, consulté le 19/04/2019 (URL : <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Les-Grecs-dans-l-Empire-ottoman.html>)
- N. VATIN, « L'emploi du grec comme langue diplomatique par les Ottomans (fin xv<sup>e</sup>-début

xvi<sup>e</sup> siècle) », in F. Hitzel éd., *Istanbul et les langues orientales*, coll. Varia Turcica XXXI, Paris-Istanbul, L'Harmattan-IFEA-INaLCO, 1997, p. 41-47.

G. VEINSTEIN, *État et société dans l'empire Ottoman, xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles : la terre, la guerre, les communautés*, Routledge, Londres, 1994.

*Ibid.*, « Retour sur la question de la tolérance ottomane au xvi<sup>e</sup> siècle », in B. BENNASSAR et R. SAUZET (dir.), *Chrétiens et musulmans à la Renaissance. Actes du 37<sup>e</sup> colloque international du CESR*, éd. Honoré Champion, 1998, p. 415-426.

S. YERASIMOS, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (xiv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles). Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, Türk Tarih Kurumu, 1991. *Ibid.*, « Les Grecs d'Istanbul après la conquête ottomane », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 107-110, 2005, p. 375-399.

## Notes

[1] Je tiens à remercier particulièrement J-P. Grémois pour ses précieux conseils donnés à l'occasion des relectures de cet article.

[2] En particulier le Florentin Cristoforo Buondelmonti (ca. 1380-ap. 1430) qui voyage en Grèce et dans la Mer Égée dans les années 1410-1420 puis Cyriaque d'Ancône (ca. 1390-ca. 1452) qui visite la Grèce et l'Asie Mineure à l'occasion de plusieurs voyages (1412-1414, 1418, 1425-1432, 1436, 1437-1438 et 1443-1446).

[3] J'utilise ici la notion moderne du plagiat. Au xvi<sup>e</sup> siècle, il faut y voir une pratique courante du recopiage d'auteurs précédents, voire de la formulation d'inventions pures et simples.

[4] Consultable en ligne sur le site de la *Biblioteca Nacional do Brasil* : URL : [http://objdigital.bn.br/objdigital2/acervo\\_digital/div\\_obrasraras/or815981/or815981.html#page/738/mode/1up](http://objdigital.bn.br/objdigital2/acervo_digital/div_obrasraras/or815981/or815981.html#page/738/mode/1up)).

[5] « “At the Arsenal” (Kadırga Limanı ?). A highly suspicious inscription of Theophile recording the building of an Arsenal (...) » (C. MANGO, « The Byzantine Inscriptions of Constantinople: a Bibliographical Survey », *AJA*, 55-1, 1951, p. 55). Mango, jeune chercheur, prend de la distance vis-à-vis de ce texte qu'il juge douteux.

[6] A. Thevet traduisait : *L'an quatre mil sept cens nonante deux, & de nostre seigneur huict cens trente quatre, l'Empereur Théophile, fils de Michel le Bègue, Prince iuste, de* 

*gra(n)de autorité, & bénin à ses suiects, fit édifier pour la commodité de son peuple ce superbe arsenal.*

[7] *Et à dire la vérité je ne sçauroie estre assés repris & taxé d'ingratitude, si, ayant eu l'honneur d'avoir été dans [son] jeune aage entretenu par cette très-vertueuse Dame la mère de François Comte de la Rochefocaut & de son frère le Seigneur de Rendan, en ceste ville de Paris & à Poitiers (cité dans A. THEVET, *Des vrais pourtraits et vies des hommes illustres, Grecz, Latins et Payens, recueilliz de leurs tableaux, livres, médalles antiques et modernes*, Paris 1584, f. 518<sup>v</sup>).*

[8] A. THEVET, *Cosmographie du Levant*, p. 15-16. Jean III de Lorraine, alors évêque de Nantes est un ancien conseiller de François I<sup>er</sup>, maintenu au conseil d'Henri II dans un rôle secondaire (C. MICHON, « Les richesses de la faveur à la Renaissance : Jean de Lorraine (1498-1550) et François I<sup>er</sup> », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2003/3 (n° 50-3), p. 34-61. DOI : 10.3917/rhmc.503.0034. URL : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2003-3-page-34.htm>). Sa présence à Plaisance est probablement liée à l'affaire de l'opposition entre le pape Paul III et son petit-fils Ottavio Farnèse concernant le duché de Parme et Plaisance. Le cardinal de Lorraine tente vraisemblablement de tirer profit de la situation, le jeune duc cherchant à se libérer de la tutelle du pape et de l'empereur en se tournant vers le roi Henri II, ce qui aboutira d'ailleurs à la conclusion d'un traité le 27 mai 1551.

[9] J. PAVIOT, *op. cit.*, p. 391, n. 39.

[10] A. THEVET, *Cosmographie du Levant*, 1554, p. 85-100.

[11] B. DE LA BORDERIE, *Le discours du voyage de Constantinople...*, 1547, p. 317-318.

[12] Benedetto Ramberti a écrit un récit type du voyage de Venise à Constantinople et de la description de la Sublime Porte in *Libri tre delle cose de Turchi*, Venise, 1539 d'après un voyage effectué en 1534 et *Viaggi fatti da Vinetia, alla Tana, in Persia, in India, et in Constantinopoli*, Venise, 1543 et 1545 (J. PAVIOT, *op. cit.*, p. 391, n. 41).

[13] R. MANTRAN, « Venise, centre d'information sur les Turcs », in *Venezia, centro di mediazione tra Oriente e Occidente (sec. XV-XVI). Atti del II<sup>e</sup> Convegno Internazionale di Storia della Civiltà veneziana, 1973, I, Fondazione Giorgio Cini*, Florence, 1974, p. 111-116 (rééd. In. *L'Empire ottoman du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Administration, économie, société*, Variorum, 1984, VI).

[14] Voir le chapitre sur A. Thevet dans J-M PELT, *La cannelle et le panda. Les grands*



*naturalistes explorateurs autour du monde*, Fayard, 1999 qui réhabilite ses travaux.

[15] Y. BELLENGER, « Relations de voyage vers l'Italie et vers l'Orient », in J. Céard et J.-Cl. Margolin (dir.), *op. cit.*, p. 453-465, en particulier p. 457-458.

[16] Passage cité dans Pierre GILLES, *Topographie de Constantinople*, I, 19, dans Pierre GILLES, *Itinéraires byzantins*, trad. J.-P. Grémois, p. 304 avec n. 1616), d'après Jean Zônaras, XV, 27, 1 qui écrit au milieu du XII<sup>e</sup> siècle : Οὗτος ὁ βασιλεὺς καὶ τὰ πάραλα τεῖχη τῆς πόλεως πεπονηκότα τότε καὶ ἐκ τῆς τοῦ χρόνου παραρροῆς καὶ ἐκ τινων συμπτωμάτων ἐτέρω ἀνεκαίνισε μεγαλοπρεπῶς, εἰς ὕψος πλέον ἢ πρότερος ἦσαν ἐτάρας αὐτα, (Bonn, III, p. 364).

[17] Inv. 1654, 2476 et 2363.

[18] Publiée en dernier lieu par A. ΡΗΟΒΥ, *Byzantinische Epigramme auf Stein*, 2014, n° TR61, p. 626-628 : [Πολλ]ῶν κραταιῶς δ[ε]σποσάντων τοῦ σ[...οῦ]δενὸς πρὸς ὕψος ἢ εὐκοσ[μίαν τὸ βλ]ηθὲν εἰς γῆν τεῖχος ἐξηγεργκότο[ς,...]ήτως Μιχαήλ [ὁ] δεσπότης διὰ Βάρ[δα τοῦ τ]ῶν σχολῶν δωμεστίκου ἤγειρε τερ[π]νὸν ὠράεισμα τῆ Πόλει + ).

[19] Publié en dernier lieu par A. ΡΗΟΒΥ, *Byzantinische Epigramme auf Stein*, 2014, n° TR89, p. 689-690 : ὄν τῆς θαλλάσσης θραῦσμος ἐν μακρῶ χρόνῳ κλύδωνι πολλῶ καὶ σφοδρῶ ῥηγνυμένης, πεσεῖν καταναγκάσε, πύργον ἐκ βάθρων, Βασιλείος ἤγειρεν εὐσεβῆς ἀναξ, ἔτους ιςφλβ'.

[20] Voir en dernier lieu *Dragomanni, Sovrani e Mercanti. Pratiche linguistiche nelle relazioni politiche e commerciali del Mediterraneo moderno*, éd. M. Di SALVO et C. MURU, Pisa 2016, *sp. C. MURU, La variazione linguistica nelle pratiche scritte dei Dragomanni*, p. 147-203. On peut également citer l'article de M-Ch. GOMEZ-GERAUD, « La figure de l'interprète dans quelques récits de voyage français à la Renaissance », dans J. Céard et J.-Cl. Margolin (dir.), *op. cit.*, p. 319-335. Plus récemment, L.-J. CALVET, « Echelles du Levant, drogman et truchements », dans *La Méditerranée mer de nos langues*, CNRS Editions (collection Biblis n° 221), Paris, 2020, p. 231-246. On pourra aussi consulter Le Bulletin, Association des anciens élèves, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, « Un drogman de France à Constantinople sous la Renaissance, Jean-Baptiste Bendorio (ca 1515-ap. 1577) », Paris, avril 2004, dans A. Gauthier et M. de Testa, *Drogmans, diplomates et ressortissants européens auprès de la Porte ottomane*, éditions ISIS, Istanbul, 2013, p. 39-54.

[21] Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, au moins, les Occidentaux emploient le mot (nom propre ou adjectif) de « Turc/turc » comme synonyme de « musulman ». Notre Assan (ou Hassan) 

est vraisemblablement un chrétien orthodoxe hellénophone converti à l'islam (J.-P. Grémois).

[22] Statistiques établies d'après le recensement de 1477. Celui de 1844 donne la même proportion : YERASIMOS, « Les Grecs d'Istanbul après la conquête ottomane », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 107-110, 2005, p. 375-399 ; Ç. KAFESCIOĞLU, « Imaginer et construire une capitale impériale : xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles », *De Byzance à Istanbul. Un port pour deux continents*, Paris, 2009, p. 183-201, en particulier p. 190 et n. 10.

[23] La fonction de « Grand Drogman » est créée en 1669 pour centraliser l'administration des traducteurs.

[24] Voir par exemple le Jean-Baptiste BENDORIO dans « Un drogman de France à Constantinople sous la Renaissance, Jean-Baptiste Bendorio (ca 1515-ap. 1577) », dans A. Gauthier et M. de Testa, *op. cit.*, 2013, p. 39-54.

[25] Littéralement le « Millet » vient du mot arabe « millah » qui signifie « nation ». Sur le rôle ethnique et social des millets, voir V. ROUDOMETOF, « From *Rum Millet* to Greek Nation: Enlightenment, Secularization, and National Identity in Ottoman Balkan Society, 1453-1821 », *Journal of Modern Greek Studies*, 16, 1998, p. 11-48, en particulier p. 18-19.

[26] L. TSIPTSIOS, « les « Grecs » dans l'Empire ottoman », *Les clés du Moyen-Orient*, en ligne, 15/11/2017, consulté le 23/04/2020 [URL : <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Les-Grecs-dans-l-Empire-ottoman.html>] ; B. BRAUDE, « Foundation myths of the Millet System », in *Christian and jews in the Ottoman Empire*, éd. B. Braude et B. Lewis, Londres-New York, 1982, vol. 1, p. 69-90 ; B. Masters, « Millet », In Á. Gábor, B. Masters (éds.), *Encyclopedia of the Ottoman Empire*, p. 383-384.

[27] M. C. GOMEZ-GÉRAUD, « La figure de l'interprète dans les récits de voyage », dans *Voyager à la Renaissance*, *op. cit.*, p. 319-335. Le « truchement » est l'expression employée pour désigner les interprètes. Le terme turc « tercüman » est dérivé de l'arabe « turğuman » ou « Dragoman » lui-même venant du syriaque « targmânâ ». Le terme est employé à Byzance (Dragoumannos, Drogman) et en italien (Dragomanno) et il est directement lié au développement du commerce méditerranéen. Il fait allusion aussi à la méfiance de l'étranger dont la bonne foi est largement supposée (p. 333-334) ; voir aussi P. BELTON, *Pérégrinations*, dans *Voyager à la Renaissance*, *op. cit.*, p. 19.

[28] Jean Chesneau y fait allusion lors de l'expédition de d'Aramon en Syrie (J. CHESNEAU, *op. cit.*, p. 139). 

[29] Notons qu'en 1554, date de la première édition de la *Cosmographie du Levant*, l'œuvre byzantine de Gilles est encore inédite, puisqu'elle ne paraîtra de façon posthume qu'en 1561. Cependant Thevet a peut-être déjà eu vent du contenu du travail de Gilles. Enfin, lors de la préparation de la *Cosmographie universelle*, le travail de Gilles est déjà publié.

[30] A. THEVET, *Cosmographie du Levant*, 1554, p. 76-77 : *les langues communes du pais, tant Turquesque, Arabesque, que la Grecque vulgaire*. Il emploie le même adjectif dans sa présentation (voir la citation en début d'article).

[31] Jean SKYLITZÈS, *Synopsis Historiôn*, trad. Flusin, p. 25 et 27.

[32] Si ce terme provient de la lecture par Assan, il doit se prononcer [víga/ víha] ; serait-ce plutôt une invention après coup de Thevet qui, suivant la prononciation érasmiennne, fabrique un [bèga] ; par ailleurs « bègue » est en français un mot à l'étymologie inconnue, sans rapport avec son équivalent latin « balbus », d'où l'italien « balbo » (remarque de J.-P. Grémois).

[33] D'après *L'Etimologico. Vocabolario della lingua italiana*, éd. par A. NOCENTINI, Milan, 2010, p. 67 le mot vient de l'arabe dār aṣ- ṣinā'a (litt: maison de construction), passé dans l'italien à travers le vénitien au début du XIV<sup>e</sup> siècle.

[34] En grec moderne, le terme « arsenal » est traduit par le mot *οπλοστάσιο*.

[35] P. GILLES, *Topographie*, I, 9 ; II, 15 (trad. J.-P. Grémois *op. cit.*).

[36] *Idem*, p. 117.

[37] D'après le plan de R. JANIN, *Constantinople byzantine*, n° I.

[38] A. RHOBY, *Epigramme auf Stein*, 2014, TR 17, l. 3, non datée : le terme *παροικία* est traduite « voisinage » par l'auteur. Le terme classique désigne le séjour en pays étranger. Par extension, il a pu aussi désigner le diocèse. De même *πάροικος* désigne l'étranger, ou être au voisinage de quelque chose et par extension les « chrétiens » (E. A., SOPHOCLES, *Greek Lexicon of the Byzantine Periods from B.C. 146 to A.D. 1100*, New York, 1900).

[39] A. GUILLOU, *La civilisation byzantine*, Paris, 1974, p. 566.

[40] F. GEORGEON, N. VATIN et G. VEINSTEIN (dir.), *Dictionnaire de l'Empire ottoman*, Fayard, 2015, art. « Reaya », p. 1010-1011. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le terme a encore une portée générale. Ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il prend un sens plus restreint en désignant les

contribuables chrétiens.

[41] R. MANTRAN, « L'Empire ottoman : une conception pragmatique du pouvoir », *CRAI*, 137/3, 1993, p. 757-763. Certains enfants chrétiens enlevés à leur famille selon le système du devşirme peuvent même devenir les « esclaves » (*kul*) du sultan, c'est-à-dire qu'ils lui sont totalement dévoués comme les « esclaves de la Porte » (*kapı kulları*) et peuvent accéder aux plus hautes charges de l'État. Le terme pouvait aussi désigner des unités auxiliaires provisoirement affectées aux frontières ou des agents subalternes dans les mosquées (F. Georgeon et alii, *op. cit.*, p. 1010).

[42] Les registres fiscaux emploient l'expression de *gayrı müslim*, « non-musulman ».

[43] Qu'il faut probablement lire κτίσεως.

[44] La question de ce « dédain » mérite, j'en ai conscience, un développement plus approfondi qui n'est pas le sujet ici mais qui mériterait une étude à lui seul. Voir sur cette question M. GREENE, *The Edinburgh History of the Greeks, 1453 to 1768: The Ottoman Empire*, Edinburgh University Press, Edimbourg, 2015.

[45] Je n'ai actuellement aucun autre exemple d'inscription portant une date exprimée selon l'ère chrétienne.

[46] H. Grégoire, *Recueil des inscriptions d'Asie Mineure*, n° 235, p. 80 : [Ἔτους] ,ΑΦΙΓ' (= « l'an 1513 »).

[47] G. MILLET *et alii*, *Recueil des Inscriptions chrétiennes de l'Athos*, p. 8, n° 316. L'inscription comporte les deux computes : ἐν ἔτει ,ΖΡ' ,ΑΦΨΒ' ἰνδικτιῶνος ε' (= « l'an 7100, 1592 »).

[48] Voir récemment A. RHOBY, *Byzantinische Epigramme auf Stein*, 2014, BG3 (1428), GR66 (1439/1440), GR84 (1435/1436), GR89 (1454/1455), GR107 (1431 ?), GR125 (1481), TR41 (1422/1423), TR120 (1486/1487), UK1 (1451/1452) et UK4 (1459) : tous ces textes utilisent l'ère du monde.

[49] H. GRÉGOIRE, *op. cit.*, n° 51 p. 17 : Ἔτους ,ΖΝΓ' (ἰ)ν(δ) γ' (« l'an 7053, 3<sup>e</sup> année de l'indiction » = 1544-1545).

[50] Un monogramme de Mistra est daté de novembre 7010 : νοεμβρίου ιζ' ἔτους ,ΖΙ'=17 novembre 1502 si le signe à côté de la date est bien un ι, sinon la lecture est 1492 (G. MILLET, « Inscriptions byzantines de Mistra », *BCH*, 23, 1899, n° 36, p. 140-141).



[51] G. MILLET, *op. cit.*, Le comput byzantin continue d'être employé régulièrement sur le Mont Athos jusqu'en 1688 (n° 413 à Lavra). Une autre de 1862, très isolée en matière de chronologie, est une exception (n° 430 à Saint-Paul).

[52] Je ne comprends pas les corrections postérieures.

[53] B. PANTCHENKO pour Th. Preger, « Studien zur Topographie Konstantinopels, IV », *BZ*, 21, 1912, p. 461-472.

[54] « καὶ εἰς τὰ δεξιὰ μέρη τῆς αὐτῆς θύρας ἔναι ἕνας πύργος καὶ εἰς τὴν μέσην τοῦ αὐτοῦ πύργου εἶναι γράμματα μαῦρα μεγάλα » (Pantchenko, *op. cit.*, p. 468).

[55] ΘΕΟΦΙΛΟΣ ΕΝ ΧΡΙΣΤΩ ΤΩ ΘΕΩ ΠΙΣΤΟΣ | ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΡΩΜΑΙΩΝ (T. Smith, *Epistola de moribus ac institutis Turcarum, cui annectitur brevis Constantinopoleos notitia*, 1673, p. 82 puis dans *Septem Asiae Ecclesiarum et Constantinopoleos notitia...*, Amsterdam, 1694, p. 75).

[56] « Καὶ τρεῖς πύργοι ἀπὸ ἐκείνους ὅλους ἔχουν γράμματα μεγάλα » (Pantchenko, *op. cit.*, p. 471). Peut-être est-ce le même que celui copié par Smith en 1668 ?

[57] Voir mon article sur l'inscription de la tour 37 (A. LOAËC, « L'inscription de la tour 37 du rempart terrestre de Constantinople. Crise de l'empire et renouvellement intellectuel au début du x<sup>e</sup> siècle », *in-Scriptio : revue en ligne d'études épigraphiques* [En ligne], Livraisons, Troisième livraison, mis à jour le : 22/11/2019, URL : <https://in-scription.edel.univ-poitiers.fr:443/in-scription/index.php?id=386>).

[58] Un premier graffito daté de 693 emploie une date selon l'ère du monde (*CIG IV*, 9350 ; A. K. ORLANDOS, *Les graffiti du Parthénon. Inscriptions gravées sur les colonnes du Parthénon à l'époque paléochrétienne et byzantine*, 1973, n° 34). Sur le rempart de Constantinople, la première inscription officielle à porter ce type de comput est datée de 822 (B. MEYER-PLATH et A. M. SCHNEIDER, *Die Landmauer von Konstantinopel*, 1943, n° 63).

[59] L'Anonyme ne donne pas de traduction. Il a pu tout simplement recopier la date sans la comprendre.

[60] G. MILLET, *Recueil, op. cit.*, n° 541-542 et 561-563.

## Pour citer ce document

Par Arnaud Loaïc, «L'inscription de l'arsenal de théophile : faux ou mauvaise copie ? [1]», *In-Scription: revue en ligne d'études épigraphiques* [En ligne], Livraisons, Cinquième rubrique, mis à jour le : 15/02/2022, URL : <https://in-scription.edel.univ-poitiers.fr:443/in-scription/index.php?id=537>.

## Droits d'auteur

---



This is an Open Access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License CC BY-NC 3.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/3.0/fr/>) / Article distribué selon les termes de la licence Creative Commons CC BY-NC.3.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/3.0/fr/>)

